

Saul Bellow

Herzog



folio

COLLECTION FOLIO

Saul Bellow

Herzog

*Nouvelle traduction de l'américain
par Michel Lederer*

Gallimard

Titre original :

HERZOG

Copyright © Saul Bellow, 1961, 1963, 1964.

Copyright renewed © Saul Bellow, 1989, 1991, 1992.

All rights reserved.

© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Couverture : Homme au chapeau de paille, vers 1955.

*Photo © Saul Leiter Estate / Courtesy Howard Greenberg Gallery,
New York.*

Saul Bellow est né à Lachine, banlieue de Montréal, en 1915, de parents juifs émigrés de Russie. Diplômé de l'université de Chicago, en sociologie et en anthropologie, il enseignera à l'université du Wisconsin avant de servir dans la marine durant la Seconde Guerre mondiale. Après sa démobilisation, il s'établit à New York où, tout en travaillant pour l'*Encyclopædia Britannica*, il poursuit sa carrière d'enseignant.

Son premier livre, *L'homme en suspens*, paraît en 1944 suivi de *La victime* en 1947, où il analyse en profondeur la relation entre juif et non-juif. En 1948, grâce à une bourse Guggenheim, il passe deux ans à Paris, où il écrit *Les aventures d'Augie March*, qui lui vaut le prestigieux National Book Award en 1954. *Herzog*, paru en 1964, une biographie intellectuelle et spirituelle, lui apporte une renommée internationale. La France le fait chevalier des Arts et des Lettres en 1968, *Le don de Humboldt* (1975) est primé par le prix Pulitzer et, en 1976, Saul Bellow se voit attribuer le prix Nobel de littérature.

Saul Bellow a aussi écrit des pièces de théâtre, dont *Under the Weather* (1964), et a traduit les œuvres d'Isaac Bashevis Singer. Il a également collaboré à de nombreux journaux (*Harpers's Bazaar*, *The New Yorker*, *Esquire*, *Partisan Review*, *The N.Y. Times Book Review*, *Horizon*, *Encounter*, etc.) et fut, pendant la guerre des Six-Jours en 1967, correspondant spécial de *Newsday*.

Saul Bellow s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 5 avril 2005.

Peut-être que j'ai perdu l'esprit, mais ça ne me dérange pas, songea Moses Herzog.

D'aucuns le croyaient cinglé et pendant un temps, lui-même douta d'avoir toute sa tête. Mais aujourd'hui, bien qu'il se comportât bizarrement encore, il se sentait sûr de lui, gai, clairvoyant et fort. Comme envoûté, il écrivait des lettres à la terre entière, et ces lettres l'exaltaient tant que depuis la fin du mois de juin, il allait d'un endroit à l'autre avec un sac de voyage bourré de papiers. Il l'avait porté de New York à Martha's Vineyard, d'où il était reparti aussitôt ; deux jours plus tard, il prenait l'avion pour Chicago, et de là, il se rendait dans un village de l'ouest du Massachusetts. Retiré à la campagne, il écrivit continuellement, fanatiquement, aux journaux, aux personnages publics, aux amis et aux parents, puis aux morts, à ses morts obscurs et, enfin, aux morts célèbres.

C'était le cœur de l'été dans les Berkshires. Herzog était seul dans la grande vieille maison. D'habitude difficile pour la nourriture, il mangeait maintenant du pain industriel Silvercup à même le

papier d'emballage, des haricots en conserve directement dans la boîte et du cheddar. De temps en temps, soulevant les tiges épineuses avec précaution et distraction, il cueillait des framboises dans le jardin envahi par la végétation. La nuit, il dormait sur un matelas nu — celui du lit conjugal abandonné — ou dans le hamac, couvert de son manteau. Là, il était entouré de hautes herbes barbues, de jeunes pousses d'acacia et d'érable. Quand il ouvrait les yeux, les étoiles étaient toutes proches, pareilles à des corps spirituels. Des feux, bien entendu ; des gaz — minéraux, chaleur, atomes, mais qui, à cinq heures du matin, parlaient à l'homme couché dans un hamac et enveloppé dans son manteau.

Dès qu'une nouvelle pensée le tenaillait, il entrait dans la cuisine, son quartier général, pour la noter. Sur les murs de briques, la peinture blanche s'écaillait. Il balayait parfois d'un revers de manche les crottes de souris qui jonchaient la table et il se demandait calmement pourquoi les mulots avaient une telle passion pour la cire et la paraffine. Ils faisaient des trous dans la paraffine qui scellait les conserves ; ils grignotaient jusqu'à la mèche les bougies d'anniversaire. Un rat des champs avait rongé un paquet de pain et laissé l'empreinte de son corps sur les tranches. Herzog mangea l'autre partie, tartinée de confiture. Avec les rats aussi, il pouvait partager.

Durant tout ce temps, un coin de son esprit demeurait ouvert au monde extérieur. Le matin, il entendait les corbeaux. Leurs cris discordants étaient un délice. Au crépuscule, il entendait les

grives. La nuit, il y avait un chat-huant. Quand il se promenait dans le jardin, enfiévré par une lettre qu'il composait dans sa tête, il voyait les roses enlacées autour de la conduite de descente des eaux ; ou les mûres — les oiseaux se gorgeaient dans les mûriers. Les journées étaient torrides, les soirées enflammées et poussiéreuses. Il regardait tout avec attention, mais il avait l'impression d'être à moitié aveugle.

Son ami, son ex-ami, Valentin, et sa femme, son ex-femme, Madeleine, avaient répandu la rumeur que sa santé mentale s'était délabrée. Était-ce vrai ?

Il faisait le tour de la maison déserte lorsqu'il aperçut l'ombre de son visage dans une fenêtre grise sillonnée de toiles d'araignée. Il semblait mystérieusement serein. Un trait lumineux tombait de son front puis descendait le long de son nez droit jusqu'à ses lèvres pleines et silencieuses.

Vers la fin du printemps, Herzog avait été saisi du désir d'expliquer, d'énoncer, de justifier, de mettre en perspective, de clarifier, de rectifier.

À l'époque, il donnait des cours du soir pour adultes dans une école de New York. En avril, il avait encore les idées assez claires, mais à l'approche du mois de juin, il se mit à dérailler. Ses élèves comprirent bientôt qu'ils apprendraient peu sur les origines du Romantisme mais qu'ils verraient et entendraient des choses étranges. L'une après l'autre, les conventions universitaires tombèrent. Le professeur Herzog manifestait la franchise inconsciente d'un homme profondément

préoccupé. Et à la fin du trimestre, ses cours étaient émaillés de longs silences. Il s'interrompait, cherchait son stylo dans la poche de sa veste en murmurant « Excusez-moi ». La table craquait pendant qu'il écrivait frénétiquement sur des bouts de papier, la main lourde ; les yeux bordés de cernes noirs, il s'absorbait dans sa tâche. Son visage blafard ne cachait rien — absolument rien. Il raisonnait, il argumentait, il souffrait, il avait trouvé une brillante alternative — il était grand ouvert, il se fermait ; silencieusement, son regard, sa bouche trahissaient tout — l'envie, le sectarisme, la colère et l'amertume. On lisait tout cela. La classe attendait trois minutes, cinq minutes, dans un silence total.

Au début, ses notes ne répondaient à aucun schéma établi. Ce n'étaient que des fragments — syllabes dénuées de sens, exclamations, citations et proverbes déformés ou, dans le yiddish de sa mère morte depuis longtemps, *trepverter* — des reparties qui se manifestent trop tard, l'esprit de l'escalier.

Il écrivit par exemple : *Mort — mourir — revivre — remourir — vivre.*

Personne, pas de mort.

Et : *Sur les genoux de ton âme ? Autant être utile. Récure le sol.*

Ensuite : *Réponds au fou selon sa folie, de peur qu'il ne se croie sage.*

Ne réponds point au fou selon sa folie, de peur que tu ne lui deviennes semblable.

Choisis.

Il nota aussi : *Je lis sous la plume de l'échotier*

Walter Winchell que J.-S. Bach mettait des gants noirs pour composer une messe de requiem.

Herzog savait à peine quoi penser de ses griffonnages. Il cédait à la fièvre qui les inspirait et soupçonnait parfois qu'il s'agissait d'un symptôme de désagrégation. Cela ne l'effrayait pas. Allongé sur le canapé du studio qu'il louait dans la 17^e Rue, il lui arrivait d'imaginer être une machine à fabriquer des biographies, et il se voyait de la naissance à la mort. Sur un morceau de papier, il reconnaissait :

Je ne peux rien justifier.

Se penchant sur sa vie, il se rendait compte qu'il avait tout raté — absolument tout. Sa vie était fichue, comme on dit. Mais comme elle n'avait jamais été grand-chose, il n'y avait pas grand-chose à regretter. Sur le canapé malodorant, pensant aux siècles passés, le XIX^e, le XVI^e, le XVIII^e, il retrouva, datant de ce dernier, une citation qu'il affectionnait :

Le chagrin, Monsieur, est une manière d'oisiveté.

Couché sur le ventre, il continua à faire le point. Était-il intelligent ou idiot ? En ce moment, il ne pouvait guère prétendre être intelligent. Il avait peut-être eu un jour les armes pour le devenir, mais il avait plutôt choisi d'être un rêveur, et les requins l'avaient nettoyé. Quoi d'autre ? Il perdait ses cheveux. Il lisait les publicités de Thomas, le spécialiste du cuir chevelu, avec le scepticisme de celui dont le désir de croire est profond, désespéré. Spécialiste du cuir chevelu ! Oui... il avait été beau autrefois. Son visage portait les marques des corrections qu'il avait reçues. Mais il l'avait cherché, encourageant ainsi ses assaillants. Ce qui l'amena

à réfléchir sur son personnage. Comment le qualifier ? Eh bien, selon le vocabulaire actuel, il était narcissique ; il était masochiste ; il était anachronique. Son profil médical se résumait à dépressif — pas du genre le plus grave, pas maniaco-dépressif. Il y avait de pires handicapés autour de lui. Si l'on considère, comme tout le monde semble aujourd'hui le faire, que l'homme est un animal malade, n'était-il pas alors, lui, spectaculairement malade, exceptionnellement aveugle, extraordinairement dégradé ? Non. Était-il intelligent ? Son intelligence eût gagné en efficacité s'il avait été un paranoïaque agressif, avide de pouvoir. Il était jaloux, mais sans avoir particulièrement l'esprit de compétition ni être un véritable paranoïaque. Et son savoir ? Il devait maintenant s'avouer qu'il n'était pas le meilleur des professeurs. Certes, il était sérieux, il possédait une forme de sincérité immature, mais il ne réussirait sans doute jamais à acquérir un esprit méthodique. Il avait fait des débuts brillants avec sa thèse de doctorat — *L'État de Nature dans la philosophie politique anglaise et française des XVII^e et XVIII^e siècles*. On comptait également à son actif des articles et un essai, *Romantisme et christianisme*, mais ses autres projets ambitieux s'étaient taris les uns après les autres. Grâce à ses premiers succès, il n'avait jamais eu de mal à obtenir un poste et des bourses de recherche. La Narragansett Corporation lui avait versé quinze mille dollars pendant un certain nombre d'années pour poursuivre ses études sur le Romantisme. Le résultat reposait au fond du placard, dans un vieux sac de voyage — huit cents pages de raisonnements

chaotiques qui n'avaient jamais trouvé leur cohérence. Il lui était pénible d'y penser.

Des bouts de papier étaient éparpillés par terre à côté de lui, et il se penchait de temps en temps pour écrire.

Il nota : *Non pas cette longue maladie, ma vie, mais cette longue convalescence, ma vie. Le révisionnisme bourgeois-progressiste, l'illusion du progrès, le poison de l'espoir.*

Un moment, il songea à Mithridate dont l'organisme avait appris à se nourrir de poison, trompant ainsi ses assassins qui avaient commis l'erreur d'employer de faibles doses, si bien qu'il avait macéré au lieu de pourrir.

Tutto fa brodo.

Reprenant son examen de conscience, il admit qu'il avait été un mauvais mari — par deux fois. Daisy, sa première femme, il l'avait traitée de façon ignoble. Quant à Madeleine, sa seconde, elle avait tenté de l'éliminer. Pour son fils et sa fille, il était un père aimant mais un mauvais père. Pour ses parents, il avait été un fils ingrat. Pour son pays, un citoyen indifférent. Pour ses frères et sa sœur, affectueux mais distant. Avec ses amis, égotiste. Avec l'amour, paresseux. Avec l'éclat, terne. Avec le pouvoir, passif. Avec son âme, évasif.

Satisfait de sa sévérité, positivement ravi de la dureté et de la rigueur factuelle de son jugement, il s'étira sur le canapé, les bras jetés derrière lui, les jambes allongées mollement.

Mais que nous demeurons néanmoins charmants !

Papa, le pauvre homme, charmait les oiseaux dans les arbres et les crocodiles dans la boue.

Madeleine aussi avait beaucoup de charme, et de beauté également, ainsi qu'un esprit brillant. Valentin Gersbach, son amant, était de même un homme charmant, encore que dans un style lourd et brutal. Il avait le menton épais, des cheveux d'un cuivre flamboyant qui jaillissaient en cascade de son crâne (pour lui, pas besoin de Thomas, le spécialiste du cuir chevelu), et il marchait sur une jambe de bois en se penchant et se redressant avec grâce à l'instar d'un gondolier. Herzog non plus n'était pas dépourvu de charme, mais Madeleine avait altéré ses pouvoirs sexuels. Et sans aucune possibilité de séduire les femmes, comment allait-il guérir ? C'était principalement sous cet aspect qu'il se sentait convalescent.

Que ces luttes sexuelles sont dérisoires !

Avec Madeleine, quelques années plus tôt, Herzog avait pris un nouveau départ. Il l'avait conquise en l'arrachant à l'Église — quand ils s'étaient rencontrés, elle venait de se convertir. Muni de vingt mille dollars hérités de son charmant père, et pour faire plaisir à sa nouvelle épouse, il démissionna d'un poste universitaire parfaitement respectable, acheta une grande vieille maison à Ludeyville, Massachusetts. Dans les paisibles Berkshires où il avait des amis (les Gersbach), il lui serait facile d'écrire le deuxième volume sur les idées sociales des Romantiques.

Herzog ne renonça pas à une carrière universitaire en raison d'un quelconque manque de compétence. Au contraire, il jouissait d'une excellente réputation. Sa thèse, traduite en français et en allemand, avait fait autorité. Son premier ouvrage,

bien que peu remarqué lors de sa publication, figurait maintenant dans de nombreuses bibliographies recommandées, et la jeune génération d'historiens le considérait comme le modèle d'une nouvelle approche de l'histoire — « une histoire qui nous intéresse, nous — personnelle, *engagée*^{*1} — et qui regarde le passé tout en jugeant nécessaire de se référer au présent ». Marié à Daisy, Moses avait mené l'existence tout ce qu'il y a de plus banale d'un maître assistant, équilibré et respecté. Dans son premier travail, fruit de recherches objectives, il expliquait ce que le christianisme était au Romantisme. Dans son second, il fut plus ferme, plus assuré, plus ambitieux. En réalité, il y avait beaucoup de rudesse dans son caractère. Il possédait une forte volonté et un talent pour la polémique, une prédilection pour la philosophie de l'histoire. En épousant Madeleine et en démissionnant de l'université (parce que Madeleine pensait qu'il le devait), puis en s'enterrant à Ludeyville, il manifestait aussi un talent et une prédilection pour le danger et l'extrémisme, pour l'hétérodoxie, pour les épreuves, une attirance fatale pour la « Cité de la Destruction ». Il envisageait une histoire qui prendrait en considération les révolutions et les grandes convulsions du *xx^e* siècle tout en acceptant, avec Tocqueville, la progression universelle et durable de l'égalité des conditions ainsi que le progrès de la démocratie.

Il ne pouvait cependant pas s'abuser sur son

1. *N. d. T.* Les mots et phrases en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

travail et il commençait à s'en méfier sérieusement. Ses ambitions se voyaient contrecarrées. Hegel lui posait bien des problèmes. Dix ans plus tôt, il avait été certain de comprendre ses idées sur le consensus et la civilité, et puis quelque chose s'était détraqué. Il était angoissé, impatient, furieux. En même temps, sa femme et lui se comportaient de manière très bizarre. Elle était insatisfaite. D'abord, elle n'avait pas voulu qu'il poursuive sa carrière de petit professeur, mais après un an à la campagne, elle changea d'avis. Madeleine s'estimait trop jeune, trop intelligente, trop dynamique, trop sociable pour s'enterrer dans les lointaines Berkshires. Elle décida d'achever ses études de troisième cycle en langues slaves. Herzog se mit à la recherche d'un poste et écrivit à Chicago. Il lui fallait aussi trouver un emploi pour Valentin Gersbach. C'était un présentateur de radio, un animateur de Pittsfield. On ne peut pas laisser seuls dans cette campagne sinistre des gens comme Valentin et Phoebe, affirmait Madeleine. Le choix se porta sur Chicago parce que Herzog y avait grandi et gardé des relations. Ainsi, il enseigna à l'université du centre-ville et Gersbach devint conseiller pédagogique d'une station FM du Loop. On ferma la maison de Ludeyville — une maison de vingt mille dollars pleine de livres, de porcelaine anglaise et d'appareils ménagers tout neufs, abandonnée aux araignées, aux taupes et aux mulots — l'argent de papa durement gagné !

Les Herzog s'installèrent donc dans le Midwest. Au bout d'un an environ de cette nouvelle existence à Chicago, Madeleine décréta que,

finalement, Moses et elle ne pouvaient plus vivre ensemble — elle demandait le divorce. Il le lui accorda, qu'aurait-il pu faire d'autre ? La rupture fut douloureuse. Il aimait Madeleine et il ne supportait pas l'idée d'être séparé de sa petite fille. Mais Madeleine ne voulait plus de lui, et on doit respecter les désirs des autres. L'esclavage a été aboli.

Ce deuxième divorce mit les nerfs de Herzog à trop rude épreuve. Il se sentait sur le point de s'effondrer — de craquer — et le Dr. Edvig, le psychiatre de Chicago qui suivait le couple, jugea qu'il valait sans doute mieux que Moses quitte la ville. Il reçut du doyen de l'université l'assurance qu'il pourrait revenir dès qu'il irait mieux, et avec l'argent emprunté à son frère Shura, il partit pour l'Europe. Tous les gens menacés de dépression nerveuse ne peuvent pas se permettre de chercher la guérison en Europe. La plupart doivent continuer à travailler ; ils se présentent chaque jour à leur poste, ils prennent le métro. Sinon, ils boivent, ils vont au cinéma et restent murés dans leur souffrance. Herzog aurait dû se montrer reconnaissant. À moins d'être en état de désintégration totale, on a toujours une raison d'être reconnaissant. Et, de fait, Herzog l'était.

En Europe, il ne demeura pas inactif. Il participa à des voyages culturels pour le compte de la Narragansett Corporation et donna des conférences à Copenhague, Varsovie, Cracovie, Berlin, Belgrade, Istanbul et Jérusalem. Et quand, en mars, il regagna Chicago, il était encore plus abattu qu'en novembre. Il annonça au doyen qu'il serait

peut-être préférable qu'il retourne à New York. Il ne vit pas Madeleine au cours de son séjour. Son attitude était si étrange et, aux yeux de son ex-femme, si menaçante, qu'elle lui fit dire par Gersbach de ne pas s'approcher de la maison de Harper Avenue. La police avait une photo de lui et elle l'arrêterait si jamais on l'apercevait dans le quartier.

Herzog, lui-même incapable d'établir des plans, comprenait maintenant avec quel soin Madeleine avait tout combiné pour se débarrasser de lui. Six semaines avant de le chasser, elle l'avait poussé à louer pour deux cents dollars par mois une maison près du Midway. Une fois leur emménagement terminé, il construisit des étagères, désherba le jardin, répara la porte du garage, puis il installa des doubles-fenêtres. Une semaine avant de demander le divorce, elle fit nettoyer et repasser les affaires de Moses, mais le jour où il quitta la maison, elle les flanqua dans un carton qu'elle jeta dans l'escalier de la cave. Elle avait besoin de place dans les placards. D'autres événements se produisirent, tristes, comiques ou cruels selon les points de vue. Jusqu'au dernier jour, les relations entre Herzog et Madeleine se situèrent dans un registre plutôt raisonnable — à savoir que les idées, les personnalités et les problèmes furent respectés et discutés. Lorsque, par exemple, elle lui annonça la nouvelle, elle s'exprima avec dignité, sans se départir de son élégance magistrale, adorable. Elle avait examiné la question sous tous les angles, dit-elle, et elle devait reconnaître la défaite. Ils ne pouvaient pas continuer leur chemin ensemble. Elle était disposée à